

Une production porcine rentable

MISSION POSSIBLE!

À l'automne 2008, le ministère de l'Agriculture, des Pêcheries et de l'Alimentation du Québec (MAPAQ) a demandé au Centre de développement du porc du Québec de trouver des moyens pour améliorer la rentabilité de la production porcine au Québec. La coordonnatrice de l'étude, Yvonne Richard, agronome et responsable du secteur d'économie et de gestion au Centre, nous présente les principales pistes de solution avancées dans le rapport déposé en mars 2009.

PAR GILLES DROUIN

Rien n'est rose dans le monde de la production porcine du Québec. Depuis quelques années, les producteurs n'en finissent plus d'encaisser les coups: maladies et taux de mortalité élevé, baisse de production et des prix de vente, forte hausse du prix des grains et de la facture énergétique. Et à ces nombreux facteurs négatifs s'ajoutent, entre autres, les attentes accrues du marché et les exigences environnementales. «Le fait que l'exportation représente une bonne part du marché vient rehausser les défis à relever par les producteurs porcins», ajoute Yvonne Richard. Ces marchés extérieurs requièrent un produit plus différencié capable de se mesurer à celui de la concurrence.

Malgré ce constat général peu encourageant, l'étude montre que les producteurs porcins québécois sont capables de faire face à la musique. En effet, il en ressort clairement que les producteurs ne sont pas tous égaux en matière de rentabilité et cette inégalité est porteuse d'espoir. «Le fait que certains producteurs réussissent mieux que d'autres indique qu'il y a des possibilités d'amélioration», remarque Yvonne Richard. Plus pré-

cisément, les meilleurs dégagent une marge de 8,25 \$ par animal, alors que la moyenne d'entre eux encaissent une perte de 4 \$. Dans les pires cas, la perte atteint 21 \$ par bête.

Une gestion optimale des coûts

Que font les meilleurs pour creuser un tel écart? Les organisations qui gravitent autour des producteurs, et qui ont alimenté l'étude (voir encadré), croient avoir flairé quelques bonnes pistes.

Dans un premier temps, les meilleurs producteurs misent sur une gestion optimale de leurs coûts de production. Ils connaissent bien le coût des intrants. Les plus avancés vont même jusqu'à gérer le risque en suivant de très près le marché des grains et appliquent des mesures pour se protéger des trop fortes fluctuations.

Non seulement connaissent-ils leurs coûts, mais ils n'hésitent pas à se comparer, question de savoir s'ils ne pourraient pas faire mieux. Leur analyse des coûts ne se limite pas au prix de la tonne de moulée. Ils cherchent plutôt à déterminer si une moulée plus chère, par exemple, procurera un meilleur rendement.



Photo: Pierre Joosten

Yvonne Richard, agronome et responsable du secteur d'économie et de gestion au Centre de développement du porc du Québec

Les limites de l'étude

Aux fins de cette étude, l'équipe de spécialistes du Centre a rencontré des représentants de 17 organisations actives auprès des producteurs porcins (Fédération des producteurs de porcs, institutions financières, groupe-conseil, fournisseurs d'aliments et d'équipements, etc.).

L'étude sur le secteur porcin se limite à la production proprement dite, excluant ainsi la mise en marché et la réorganisation des systèmes de production. «Il nous manque évidemment un morceau important du casse-tête, reconnaît Yvonne Richard, mais nous avons voulu nous centrer sur l'expertise du Centre. Il est certain qu'il faudra revoir l'ensemble de la filière lors de la mise en place des solutions que nous avançons.»

Innover intelligemment

L'autre grand facteur de succès des meilleurs producteurs repose sur leur capacité à intégrer de nouvelles connaissances et façons de faire, y compris de nouveaux équipements. Encore ici toutefois, l'analyse des coûts et des bénéfices est incontournable.

«Une innovation ou une nouvelle technique n'est pas toujours synonyme de rentabilité», prévient Yvonne Richard. Elle doit faire l'objet d'une analyse dans le contexte de la production pour déterminer sa contribution à la rentabilité. Une innovation peut exiger un investissement substantiel, mais, si elle permet d'obtenir un meilleur prix ou une meilleure rentabilité, le coût se justifiera facilement.

Toutefois, l'innovation n'est pas qu'une affaire d'argent et de matériel. Il faut des gens capables de bien intégrer le tout à la production. « Les productions se spécialisent et s'automatisent de plus en plus, remarque Yvonne Richard. La formation des producteurs et de leurs employés doit suivre cette tendance. » L'étude rappelle qu'une main-d'œuvre qualifiée et loyale constitue un autre grand défi des producteurs, ce qui est d'ailleurs vrai pour la plupart des autres productions.

Un réseau d'experts

Les meilleures entreprises du secteur porcin québécois savent s'entourer d'un bon réseau de conseillers. « Au Québec, remarque Yvonne Richard, plusieurs organisations soutiennent activement les producteurs et ont la capacité de les amener plus loin. Il y a une belle expertise disponible pour les producteurs qui souhaitent améliorer leurs pratiques. »

Agronome, vétérinaire, conseiller en alimentation, directeur de comptes, conseillers en gestion sont là pour appuyer les producteurs. « Il faut toutefois que ces gens se parlent pour mieux accompagner le producteur », insiste Yvonne Richard. Il est tout aussi important qu'ils se maintiennent à la

fine pointe des méthodes de production car ce sont eux qui vont aider le producteur à comprendre les enjeux et à appliquer les mesures pour faire face à la situation. « Les producteurs doivent souvent prendre rapidement des décisions, mentionne Yvonne Richard. Il faut donc que les conseillers soient prêts à les suivre. » De son côté, le producteur doit bien informer son réseau, y compris le directeur de comptes, sur ce qu'il fait dans son établissement; il doit le mettre au courant des améliorations qu'il apporte, de ses objectifs et des incidences sur la situation financière.

D'ailleurs, selon Yvonne Richard, les institutions financières pourraient aller au-delà de l'évaluation de la capacité de remboursement du producteur. Le directeur de comptes est sans doute en mesure de conseiller davantage le producteur sur l'analyse de l'investissement en matière d'amélioration de la rentabilité de l'entreprise, en s'assurant que le tout s'inscrit dans la vision du producteur. Au besoin, les institutions financières pourraient inciter les producteurs à consulter les ressources de leur milieu.

Optimisme et engagement

Yvonne Richard reste relativement optimiste quant à l'avenir de l'industrie porcine.

« Les recettes sont là, rappelle-t-elle. Les gens innoveront constamment. Ils s'améliorent et plusieurs démontrent qu'ils sont capables d'adopter rapidement des nouvelles façons de faire. »

« En général, poursuit-elle, les producteurs sont très bons sur les aspects techniques. Ils peuvent sans problème vous parler de leur taux de conversion ou d'autres aspects techniques. Toutefois, plusieurs éprouvent des difficultés quand vient le temps de parler de coûts de production. »

À la lumière de l'étude réalisée, Yvonne Richard croit que ce sera le défi des 15 prochaines années. « Au cours des 15 dernières années, dit-elle, les producteurs ont parlé beaucoup des aspects techniques de la production. Il faut continuer de s'en préoccuper. La technique complétera toujours l'économique, mais, pour l'avenir, il faudra aussi et surtout parler des coûts, de la rentabilité et de la recherche de la meilleure marge possible. »

D'ici là, Yvonne Richard espère que les gouvernements afficheront clairement leurs positions sur l'avenir de la production porcine au Québec. « Il y a une certaine insécurité du côté des producteurs et ce n'est pas un terrain propice à l'amélioration », conclut-elle. 🚧